

# NOTES DE LECTURE

*Charles Perrault.*  
*« Europe »*  
*revue littéraire*  
*mensuelle,*  
*novembre/décembre,*  
*1990.*

**T**out le monde connaît les contes-de-Perrault. Mais Charles Perrault ? Et la famille Perrault ? Ouvrez vite le dossier surprenant et tonique que la revue « Europe », dans son numéro de novembre/décembre 1990, consacre à l'auteur des Contes. Les promesses annoncées par Marc Soriano, dans sa présentation, sont bel et bien tenues. Place donc à l'homme d'état et à son clan, place à l'œuvre considérable d'un écrivain profondément engagé dans les grands débats de son temps.

Jean Dagincourt, Jacques Sircoulon et Antoine Picon dépeignent, à travers les frères de Perrault (respectivement Nicolas le théologien, Pierre le précurseur de l'hydrologie moderne et Claude le médecin-architecte), un contexte politique, social, religieux et littéraire qui donne toute la mesure d'un homme à la fois moderne et de son temps. De fait le paradoxe est exploré dans ses différentes facettes. Nous sommes conviés à un regard novateur, tout en nuances cependant, comme dans un dédoublement permanent qui fait écho au thème gémellaire si puissamment inscrit dans l'œuvre de Perrault.

Ainsi Jean-Baptiste Para nous montre l'écrivain officiel, organisateur et tuteur des « Académies » à la fois engagé dans un travail de mise au pas des artistes et défenseur moderne des peintres et autres artistes qu'il traite, dans *Les hommes illustres*, à l'égal des grands hommes d'état et des grands capitaines.

Nina Catach et Jean-Claude Pellat nous révèlent l'académicien en lutte pendant trente ans contre les aspects les plus démodés de la vieille orthographe mais très attaché, pour son usage personnel, aux habitudes anciennes et conservatrices des lettrés de son temps. Un débat on ne peut plus actuel !

Quant à la question du féminisme de Charles Perrault, elle est soulevée, non sans malice, par Béatrice Didier à partir de *Grisélidis* et de l'*Apologie des Femmes*, mais aussi à travers le conte inédit proposé par Marc Soriano, *La métamorphose du berger en mouton*. Entre la célébration des vertus de fidélité et de patience et la diatribe précieuse et baroque contre l'inconstance des femmes, parviendrons-nous à nous frayer un chemin pour entendre, suprême revanche des femmes et du conte, résonner la voix des mères-grand ?

Dans ce panoramique plein de surprises, l'auteur des *Contes* n'est pas minimisé mais plutôt « revisité ». Pierre Gripari ne voit-il pas, dans cet intérêt nouveau pour le folklore (qui rompt radicalement avec la référence à l'Antiquité classique) le tout début du romantisme européen ? Est posée, en tout cas, comme résolue (et dépassée) la délicate et rituelle question de l'attribution des *Contes* au fils ou au père. Le lecteur de la revue y consentira peut-être d'autant mieux que la famille Perrault, au fil des pages, lui devient familière. Les

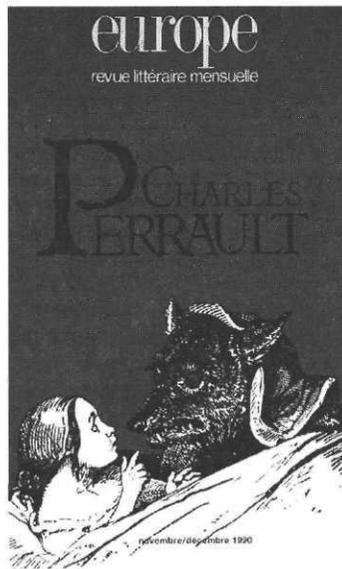
contes en prose reçoivent également un nouvel éclairage des théories mêmes de Charles Perrault en matière de littérature, telles qu'elles se dégagent du *Parallèle des Anciens et des Modernes*, un « texte fou, bourré d'idées neuves et contradictoires ». Comme Jacques Gaucheron et Marc Soriano le suggèrent, en effet dans leur « Dialogue pour un dialogue », le succès de ces contes aura donné raison au « devancier sur le chemin qui conduira la poésie vers le poème en prose ». Quant au « sel », qui en fait la saveur (pour reprendre une métaphore chère à l'auteur du *Parallèle*), cherchons-le sous le voile convenu du classicisme de Charles Perrault. Giovanni Dotoli nous donne à voir l'écrivain burlesque, partagé entre le mépris du peuple et son amour pour des paysans voués à la pauvreté. Jean Perrot s'appuie, quant à lui, sur les illustrations qui ont été faites des *Contes* (par Gustave Doré, Kelek, Jean Claverie, Claude Lapointe) pour démontrer ce qu'il appelle le « baroque contagieux » d'un auteur conscient de « l'amplitude des réactions » qu'il provoque chez les jeunes lecteurs. L'esthétique baroque correspondrait-elle, en même temps qu'à la sensibilité d'une société aristocratique, aux excès d'une sensibilité enfantine ?

Toutes ces lectures croisées sur fond d'exégèse sorianienne pourraient nous donner le vertige et comme la nostalgie d'une ignorance à l'américaine (que l'on se réfère à l'article de Jack Zipes sur l'art de devenir un écrivain célèbre aux Etats-Unis tout en restant inconnu). Cependant les repères chronologiques donnés par Marc Soriano à la fin du dossier sont là pour fixer l'épaisseur et la diversité d'une vie et d'une œuvre.

Par delà l'éclairage apporté par l'histoire, il est une autre perspective qui constamment donne place au lecteur et le provoque au dialogue. Louis Marin examine les « lisières » de la lecture que recèle le frontispice de l'édition originale des *Contes* dessiné par Charles Perrault lui-même. Comme Pierrette Fleutiaux, dans son livret de l'opéra-contes *La femme de l'ogre*, comme les patients de la psychanalyste Nicole Fabre, il appartient à chacun de « réinventer Perrault » et de se laisser porter - ce qui n'est pas le moindre paradoxe - par la relation orale inscrite au frontispice comme dans la voix de Perrault/mère-grand.

Que Charles Perrault puisse encore s'effacer au terme de cette très riche étude, et, ainsi que le note Nicolas Cazelles dans son parallèle entre Perrault et Collodi, se prêter à une circulation permanente entre culture savante et tradition populaire ne devrait pas nous surprendre, tant la démonstration est convaincante à la fois du scandale et du prodige que constitue l'anonymat de ce grand écrivain.

Il resterait sans doute à pouvoir feuilleter les *Mémoires de ma vie* ou



les quatre tomes du *Parallèle des Anciens et des Modernes en ce qui concerne les Art et les Sciences* pour mieux goûter « l'autre Perrault ». Mais sachons profiter dès à présent de l'approche plurielle qui est celle (et ce dossier en donne une illustration) de la critique contemporaine !

Nadine Decourt

auteur d'une thèse sur les nouvelles pratiques  
interculturelles du conte.

# NOTES DE LECTURE

## L'HISTOIRE AU SECOURS DE LA MODERNITÉ

**L**e regard de l'historien souvent dérange et donne la juste mesure de la distance critique en bousculant les idées reçues et en arrachant ses lecteurs à l'appréciation parfois courte de la réalité contemporaine. Cette démarche tonique est relativement rare dans le domaine de la littérature pour la jeunesse où l'enjeu direct des lectures dans la formation des enfants laisse parfois oublier la nature forcément subjective des jugements de valeurs. Aussi l'étude de Michel Manson offre-t-elle à la fois une rigoureuse présentation bibliographique des œuvres pour enfants de la période révolutionnaire (avec brève notice biographique des auteurs, index et cotes de la Bibliothèque Nationale) et une introduction qui est en soi une véritable initiation à la recherche et une mise en perspective de cette littérature.

Récusant le jugement de nombreux spécialistes qui ont trop rapidement condamné les livres du XVIII<sup>e</sup> siècle comme étant « un pur fatras » illisible de nos jours, Michel Manson s'interroge sur leur incontestable succès et sur leur abondante production (de 20 000 à 100 000 exemplaires par an). Il nous donne le détail des 411 titres parus entre 1789 à 1799, mais aussi des commentaires publiés à leur sujet dans les revues, ce qui permet d'apprécier le point de vue des contemporains. Ainsi l'évolution sur deux siècles des problèmes de la production et des questions sociologiques (conception de l'enfance, statut des auteurs, diffusion, etc) est-elle perceptible et l'on se dit que la méthode pourrait être utilement appliquée à l'analyse de l'édition de notre époque.

On apprend, par exemple, que la période révolutionnaire marque le début de la spécialisation éditoriale en matière de livres d'enfants :

**Michel Manson :**  
*« Les livres pour  
l'enfance et la  
jeunesse sous la  
Révolution,  
(livres publiés  
en français de  
1789 à 1799) »,*  
**Institut National de  
Recherche  
Pédagogique, Paris,  
1989.**

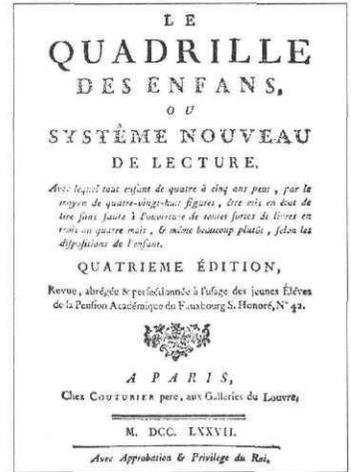
ces derniers, en effet, sont produits alors surtout par des maisons situées à Paris (235, soit 90 % de l'ensemble ; rien de changé ici !), c'est-à-dire par des libraires (46 %), des imprimeurs-libraires (22 %), 12 % d'imprimeurs, 10 % d'auteurs, quelques marchands d'estampes et 5 % d'indéterminés (p. 24), mais 20 maisons (soit 8,85 % du total) diffusent 35,9 % de la production. Les volumes plus qu'aujourd'hui paraissent à l'occasion des « étrennes ». Pourtant le but avéré de ces livres est d'abord d'instruire, nous rappelle M. Manson citant A. L. Villetterque, un auteur connu de la période qui déclare : « Les ouvrages offerts à l'enfance ne peuvent avoir qu'un but réel, c'est celui de la science qui en est l'objet ; mais on n'y arrive que par des chemins différents » (p. 13).

Villetterque est-il représentatif de son époque ? Sans doute d'un certain courant qui met l'accent sur l'effort et le travail : « il me semble qu'on ne peut faire sentir trop tôt aux enfants qu'on ne se prépare pas des progrès sans travail ni des succès sans effort » (p. 166). Mais l'auteur ne distingue pas moins une autre tendance consistant à « instruire en amusant » contre laquelle il proteste : « Je remarque aussi dans la plupart des livres de ce genre une opinion dominante qui me paraît avoir quelque danger : on veut instruire les enfants sans interrompre leur plaisir sous le prétexte de leur éviter les difficultés d'une Science » (p. 166).

Débat central qui n'a pas perdu de son acuité. Il semble ici que ce qui nous paraît aujourd'hui ennuyeux ait attiré les enfants de l'époque, même si l'on remarque le nombre important d'éditions moralisantes : la « morale », en effet, vient en tête des « sujets » représentés, et, de même, la « lecture », la « littérature », la « géographie », les « sciences naturelles », et ces intérêts participent des préoccupations de l'encyclopédisme des classes éclairées. Cette logique de la domination culturelle explique que le critère majeur est alors celui du « style » et qu'il est étroitement lié à des pratiques de la « distinction » ; le bon style est « noble » et éloigné du parler de l'enfant qui correspond, lui, à l'absence de dignité, répréhensible, car proche du parler populaire (un trait que l'on retrouve encore tenace chez Hetzel<sup>1</sup>). On voit que la « distinction » comme écrivait P. Bourdieu, est alors à l'opposé de celle qui règne maintenant où le « chic » littéraire consiste à adopter le point de vue du narrateur ou du bavard enfantin avec son franc-parler haut en couleur.

Les critères de choix sont-ils liés aussi au statut et à la qualité des écrivains et auteurs ? Ceux-ci, à l'époque sont en majorité des

(1) Voir à ce sujet *L'enfance et les ouvrages d'éducation*, articles rassemblés par G. Duhet, Université de Nantes, t. 2, 1985.



in : *J'étais enfant en 1789*, Dossier de documentation, CNDP, 1989